

suite de J-B VERICEL et J-F GRANJON

Costumes aussi nombreux que variés. A côté des femmes vêtues à l'europpéenne, presque à la dernière mode, femmes du peuple couvertes d'oripeaux bariolés. Perles dans les cheveux ou au cou, mouchoirs de couleur sur la tête, pieds nus ou chaussés de sandales. Porte faix assis sur le trottoir fumant la cigarette. Des artisans, forgerons, menuisiers, travaillent dans des échoppes délabrées à côté de maisons presque modernes. »

Torpillage de LA PROVENCE II

A sa mise en eau à St Nazaire en 1905, La Provence était le plus grand et le plus rapide des paquebots français. Il va assurer la ligne Le Havre-New York. Le 2 août 1914, il est réquisitionné et converti en croiseur auxiliaire pour le transport des troupes. Il est alors rebaptisé La Provence II. Ainsi, il sera opérationnel dès janvier 1915 pour les emmener aux Dardanelles et ensuite sur Salonique.

Le 23 février 1916, il part de Toulon pour Salonique avec 2 000 militaires (surtout des marsouins du 3° RIC), 400 hommes d'équipage et 200 chevaux et mulets de l'armée. Le 26, à 15h, au large du cap Matapan (Grèce), il est torpillé par le sous-marin allemand U 35. Le navire sombre en 17 minutes. 870 hommes seulement survivront à ce naufrage.

Le 14 octobre 1915, une fois débarqués, les hommes des 371 et 372 défilent donc en ville, musique en tête, puis gagnent à pied le camp militaire de Zeitenlik (ou Zeitenlich), tout juste installé en camp de toile. A 4-5 kms, au nord de la ville, c'est un plateau dénudé, inculte, où vont s'installer au long du conflit les armées française, anglaise, russe, grecque et serbe. Mais ce camp militaire n'abrite pour lors que quelques dizaines de milliers d'hommes de troupe. Il deviendra au fil des mois une véritable fourmillère dotée de nombreux équipements, dont 14 hôpitaux. Le plus connu étant « l'hôpital temporaire n° 3 » où décéderont tant de français, malades du paludisme ou de dysenterie, comme les pelauds Jean-Benoît Véricel et Joannès Gontard.

Véricel, Granjon et les hommes du 372 RI arrivés à Zeitenlik le 15 octobre ne vont pas moisir longtemps sur place. Alors que le chaud été tire à sa fin, ils vont être envoyés dans le sud de la Serbie en zone escarpée, certes de moyenne montagne, mais au climat de plus en plus rigoureux à l'approche de l'hiver.

En attendant au camp de Zeitenlik, la vie n'est pas toute rose. Il a d'abord fallu

monter les tentes, mais l'eau manque. Il faut aller la chercher à plus d'un kilomètre et faire la queue. De surcroît, la pluie arrive, transformant le camp en borborygme. Heureusement, le service du ravitaillement fonctionne bien. Plaforêt en fait partie. Le 18 octobre, il va faire des achats de vivres à Salonique : « Il faut parlementer avec le négociant. Tout autour de moi, une foule de gens complaisants nous offrent leurs services et nous sollicitent pour l'achat de toutes sortes de marchandises. Ils vous passent la main sur l'épaule et chacun cherche à avoir le client, car ici le rabatteur touche une somme chez le commerçant où il a emmené l'acheteur qui est toujours estampé. »

Le 19, la journée est assez belle. Bien qu'on annonce un départ prochain, des permis en soirée sont accordés. Plaforêt en profite : « Apéritif dans un grand café en sirotant un Pernod authentique... Ensuite, on va souper dans un restaurant de bonne mine de la grande rue très animée, la rue Vénizelos... » Les pelauds en ont-ils obtenu une ?

A KRIVOLAK EN SERBIE

Le 20 octobre 1915, le départ est annoncé pour le lendemain. Le dernier régiment de la Division, le 235 RI, est arrivé. La 57ème Division est alors au complet : elle comprend six régiments de réservistes de l'Infanterie : le 235, 242 (celui de Jean-Claude Thizy), 244, 260, 371 et 372. Chacun comptant au moins 2 000 hommes. C'est donc tout ce monde qu'il faut acheminer en train dans les secteurs désignés. La destination de la 57 D.I. est Krivolak en Serbie, à 60 kilomètres de la frontière grecque et 125 km de Salonique. Une localité au bord du fleuve Vardar et au pied du piton Kara Kodzali.

L'armée bulgare occupe le versant nord du mont. La 57 DI est chargée de l'empêcher de s'emparer du sommet, car ça lui ouvrirait la descente sur Krivolak et ensuite la route vers Prilep, Monastir, l'Albanie et l'Adriatique. C'est un verrou à sauvegarder à tout prix. Les régiments de la 57 DI et notamment le 372 vont s'employer à le conserver et ils y parviendront, mais seront obligés de se replier, sur les ordres d'en-haut.

« Le 6 novembre à 7h du matin, raconte Nitzer, à Krivolak, nous traversons le Vardar en crue dans des chaloupes que des hommes du génie font avancer à la rame... Nous remontons la rive gauche du Vardar. Ascension du mont Kara-Hodzali.

suite du SOLDAT INCONNU

Il restait à choisir la dépouille du soldat inconnu.

Huit corps de soldats ayant servi sous l'uniforme français, mais n'ayant pu être identifiés ont été exhumés dans les huit régions où s'étaient déroulés les combats les plus meurtriers : en Flandre, en Artois, dans la Somme, en Ile-de-France, au Chemin des Dames, en Champagne, à Verdun et en Lorraine.

Chaque commandant de secteur reçut comme instruction de « faire exhumer dans un endroit qui restera secret le corps d'un militaire dont l'identité comme française est certaine mais dont l'identité personnelle n'a pu être établie. » Mission plus compliquée qu'il ne paraît, puisqu'il fut impossible dans un cas de désigner un corps avec la certitude qu'il soit bien français.

Le 9 novembre, les huit cercueils de chêne sont transférés à la citadelle de Verdun, dans une casemate où ils ont été plusieurs fois changés de place pour préserver l'anonymat de la provenance de chacun d'entre eux.

UN "VAILLANT" POUR CHOISIR

Le 10 novembre 1920, en fin de matinée, les huit cercueils, recouverts d'un drapeau tricolore, sont alignés dans une galerie souterraine de la citadelle de Verdun. Les cercueils ont été placés sur deux colonnes de quatre dans une chapelle ardente dont la garde d'honneur fut confiée à une compagnie du 132° Régiment d'Infanterie. Un soldat, un « vaillant », a été choisi pour désigner le cercueil. Il s'agit d'un jeune poilu qui a fait Verdun et le Chemin des Dames.

Le 10 novembre, tout est prêt, sauf le soldat que l'on a pressenti pour être ce « vaillant » qui vient de tomber malade. A quelques heures de la cérémonie officielle, il faut donc trouver un autre « deuxième classe ayant fait la guerre ».

Parmi les plus jeunes, on retint Auguste Thin, soldat du 132 RI. à la caserne Niel de Verdun. Fils d'un soldat mort pour la France, il est commis épiciier quand il s'engage à Lisieux à l'âge de 19 ans. Il participe dans les rangs du 243 ° RI à la contre-attaque de Champagne où il est gazé. Quelques mois plus tard, il se retrouve à l'Hartmannswillerkopf, puis à l'Armistice à Guebwiller. En novembre 1920, il est à trois mois de sa libération. Auguste Thin, né à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche) est mort le 10 avril 1982.

Ce 10 novembre 1920, vers midi, le Chef de son Régiment, le Colonel Plande, convoque le soldat Thin : « C'est vous qui

Suite page 3

Suite page 3